

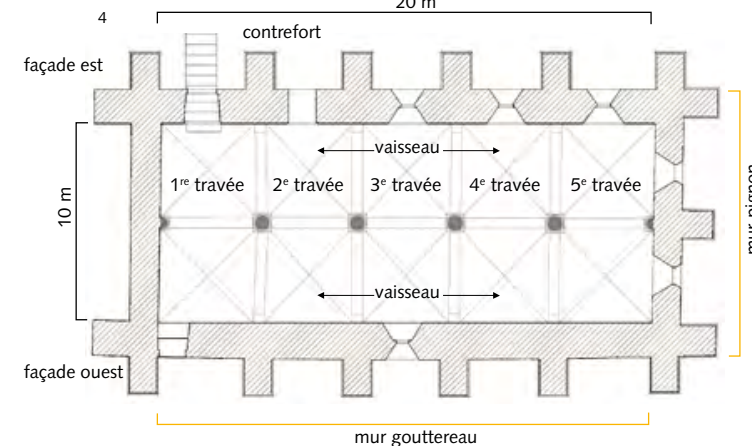
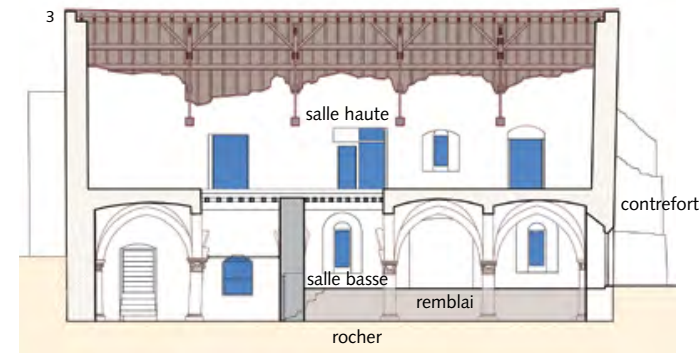
RENOUVEAU D'UN BÂTIMENT VIEUX DE NEUF SIÈCLES

La restauration de la "grange" cistercienne d'Oudun est née de la volonté de la commune de sauver le dernier bâtiment encore conservé d'un important ensemble monastique fondé au XII^e s. L'édifice était dans un état de délabrement avancé et menaçait de s'effondrer. L'objectif prioritaire de l'intervention consistait à le stabiliser avant de rétablir le clos, le couvert et les volumes intérieurs. Les travaux commencés en 2010 ne constituent pas une "restauration" à proprement parler puisqu'ils ne visent pas à rétablir un état antérieur attesté : aucun des ouvrages endommagés, modifiés ou amputés - voire disparus - ne sera restauré "à l'identique" puisque nous en ignorons souvent l'aspect exact. Certains, comme la voûte et la couverture

de la salle haute, font même l'objet d'une réinterprétation contemporaine, inspirée des dispositions anciennes. De même, il faut rappeler que l'édifice n'a bien sûr pas été, à l'origine, une "grange" dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui : les recherches historiques et archéologiques ainsi que l'analyse architecturale démontrent qu'il n'était pas voué à un usage agricole, mais qu'il abritait des fonctions résidentielles (logis, rassemblement...). Ces considérations apparemment théoriques ont été fondamentales pour les choix de restauration : il ne s'agit en effet pas de restaurer à l'identique un bâtiment à vocation économique, mais de réinterpréter l'édifice et de mettre en évidence son caractère exceptionnel.

De plan approximativement rectangulaire, le bâtiment correspond à l'aile ouest d'un ensemble qui s'articulait autour d'une cour dont la configuration initiale reste méconnue. Il se compose d'une salle basse à deux vaisseaux couverts de voûtes d'arêtes et séparés par une file de quatre colonnes, ainsi que d'une salle haute dont la voûte en berceau brisé s'est sans doute effondrée peu après la construction. Avant les travaux actuels, l'enveloppe du bâtiment était constituée des murs gouttereaux et des pignons dépourvus de contreforts. Seule une partie des ouvertures était d'origine (baies en plein cintre) ; un comble rabaissé couvert en tuiles plates remplaçait les laves de l'ancienne couverture. Dès l'époque médiévale, le bâtiment semble avoir fait l'objet de modifications qui ont conduit à l'aménagement de plusieurs baies à linteau en segment d'arc très soignées, mais aussi à la disparition des contreforts qui rythmaient autrefois les façades orientale et occidentale.

Les fouilles archéologiques ont démontré que le niveau de sol des abords était en dessous du niveau actuel. L'accès à la salle basse du bâtiment devait se trouver à l'emplacement de l'escalier actuel. L'accès à la salle haute a dû se faire soit à l'aide d'un escalier extérieur, soit, plus vraisemblablement, à partir d'un autre bâtiment adossé à la "grange", au nord ou à l'est. À ce jour, aucun de ces bâtiments mitoyens n'a fait l'objet d'étude.



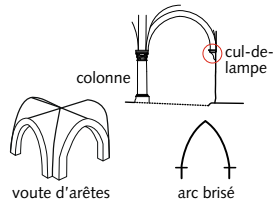
1. La cour telle qu'elle se présente aujourd'hui ; à droite, la "grange" partiellement restaurée. A. Rousseau-Deslandes
2. Toit en laves. A. Rousseau-Deslandes
3. Coupe du bâtiment avant travaux. T. Gaudig
4. Plan projeté du bâtiment une fois restauré. T. Gaudig

1. "Grange" d'Oudun avant restauration, mur gouttereau est et pignon sud. T. Gaudig

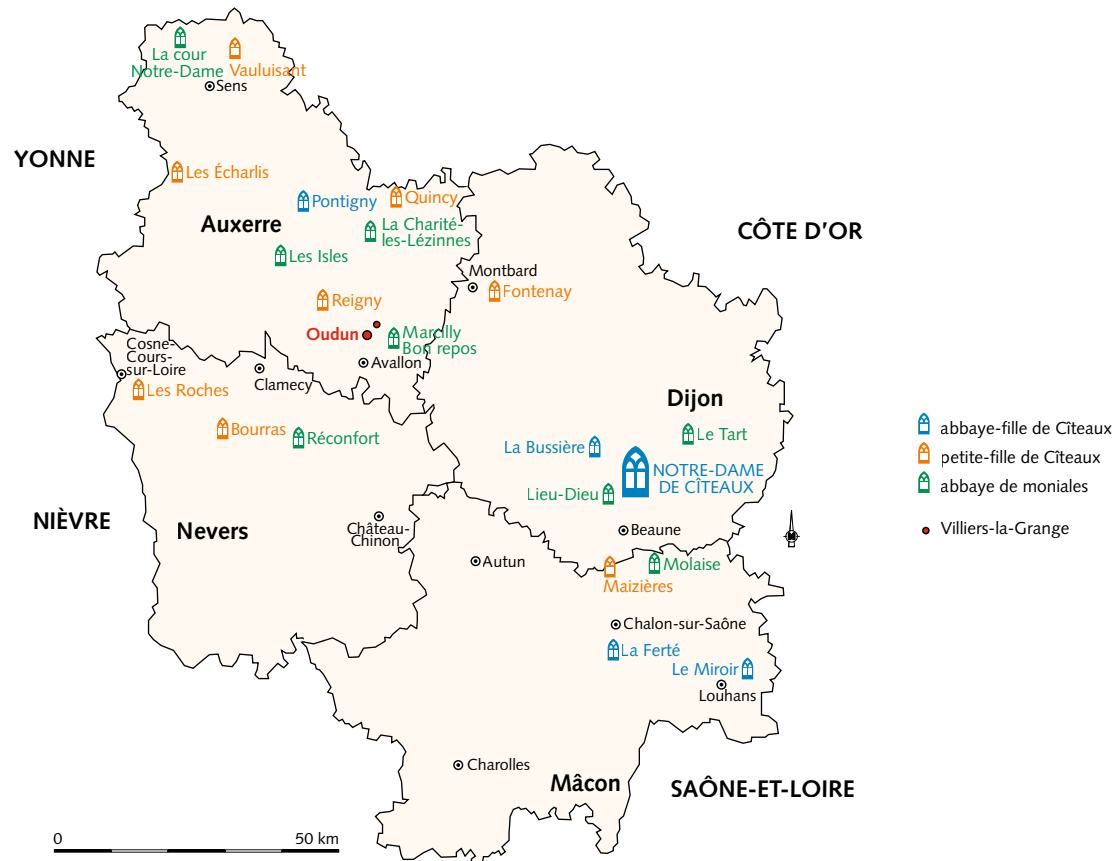
2. La façade occidentale d'Oudun d'après Victor Petit, avant 1870. Description des villes et campagnes du département de l'Yonne, 1870

3. "Grange" de Villiers-la-Grange, d'après l'abbé Parat, avant 1918. Bul. de 1918 de la Société des sciences de l'Yonne, article de l'abbé Parat

4. "Grange" de Villiers-la-Grange (89) : état actuel. A. Rousseau-Deslandes, courtoisie de M. Joseph Poitout



1



QUI SONT LES CISTERCIENS ?

L'Ordre cistercien fait partie des nouvelles familles de religieux chrétiens qui apparaissent à la fin du XI^e s. dans le sillage de la réforme grégorienne. Il naît précisément en 1098, à Cîteaux (*Cistercium*), à une vingtaine de km au sud de Dijon, où une abbaye est fondée par Robert de Molesme dont l'objectif est de revenir à une application considérée comme plus authentique de la Règle de saint Benoît qui a déjà connu toute une évolution au cours de ses six siècles d'existence. La simplicité des offices religieux, la sobriété de l'architecture, l'importance du silence ou encore la place laissée au travail manuel sont autant de valeurs mises en avant par les cisterciens. Un tel projet de vie paraît séduire

de nombreuses personnes, et rapidement Cîteaux doit créer des filiales, des "abbayes-filles", pour un nombre de moines toujours plus important : dès 1113, l'abbaye de la Ferté ; en 1114, celle de Pontigny ; en 1115, Clairvaux, fondée par le futur saint Bernard ; peu après, l'abbaye de Morimond. Cîteaux et ses quatre premières filles bourguignonnes et champenoises verront se créer ou se rattacher à elles, au cours des XII^e et XIII^e s., plusieurs centaines de monastères, en France comme dans toute la chrétienté latine de l'époque : des pays baltes jusqu'au Portugal, de l'Irlande jusqu'à la Grèce et même la Syrie, en passant par l'Angleterre, l'Empire germanique, l'Italie, l'Espagne, la Pologne, la Hongrie...

1



2



3



4

REIGNY : PETITE-FILLE DE CÎTEAUX

Il n'est pas rare qu'une abbaye cistercienne soit issue, non pas d'une création pure et simple, mais d'un rattachement d'un établissement déjà existant à un monastère de l'Ordre. C'est le cas pour l'abbaye de Reigny, près de Vermenton (Yonne), dont les débuts remontent à Girard et Guérin, deux ermites vivant près de Joux-la-Ville au tout début du XII^e s. Comme ils souhaitaient s'installer à l'écart du village pour cultiver les champs de leurs mains, ils obtinrent de deux chevaliers avallonnais, dans les premiers mois de l'année 1105, la terre boisée dite de Saint-Pierre, en vue d'y établir une communauté religieuse au lieu-dit "Fontemoy". L'emplacement, peut-être choisi pour sa localisation stratégique, se trouvait à l'extrémité nord

du diocèse d'Autun, tout proche de celui d'Auxerre, et non loin de celui de Langres. Le petit monastère s'organisa progressivement et choisit comme supérieur, en 1128, un moine venu de Clairvaux, Étienne, qui initia les religieux aux usages cisterciens. Afin de donner plus d'ampleur à l'abbaye et en particulier de bénéficier de la proximité d'un cours d'eau, d'un moulin et de prés, la communauté se déplaça vers le diocèse d'Auxerre, dans la vallée de la Cure, à Reigny, en 1134. Elle y construisit peu à peu de nouveaux bâtiments où vécurent des moines jusqu'à la Révolution française ; on y voit encore aujourd'hui, entre autres, l'un des plus beaux réfectoires cisterciens de France, édifié sans doute à la fin du XIII^e s. Quant à Fontemoy, on en fit une dépendance rurale de l'abbaye.

1. Abbaye de Reigny. M. Magliocca

2. Entrée du réfectoire.

3. Contrefort et baie du réfectoire.

4. Réfectoire. Clichés A. Rousseau-Deslandes

5. Clef de voute du réfectoire. G. Foutel



Clichés : courtoisie Abbaye de Reigny. www.abbayedereigny.com

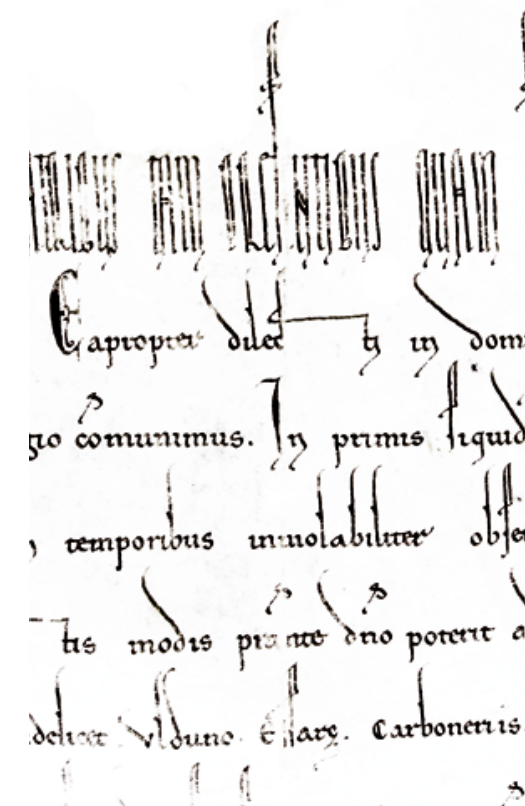
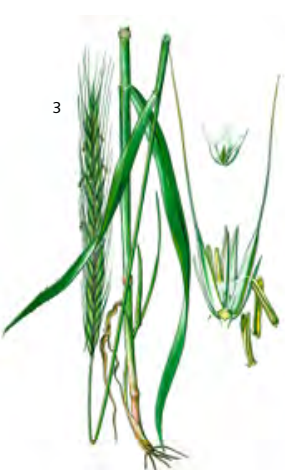
5

1. Carte des abbayes cisterciennes de Bourgogne (données 2008). Sémhur

2. Plan cavalier de l'abbaye de Cîteaux au XVII^e s. Eugène Viollet-Le-Duc. Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e s., 1856.

2





L'ÉCONOMIE CISTERCIENNE

Le rayonnement des cisterciens est en partie dû à leur organisation économique : ne voulant pas vivre du travail d'autrui, ils choisissent, pour les possessions qui leur sont données, un mode de faire-valoir direct, cultivant eux-mêmes leurs terres et élevant leurs troupeaux. Cependant, pour pouvoir aussi assurer les sept temps de prière quotidiens prescrits par la Règle de saint Benoît, les moines développent une autre catégorie de religieux plus spécialement chargés de la mise en valeur de leurs terres : les frères convers. Tenus d'obéir à l'abbé, de respecter le silence et le célibat, ces derniers, contrairement aux moines, peuvent habiter en petits groupes à l'extérieur de la clôture monastique, dans les domaines agricoles de l'abbaye qu'on

appelle, au Moyen Âge, des "granges". On y trouve, souvent placés au centre d'un ensemble de terres et de bois d'un seul tenant, des bâtiments destinés à entreposer des récoltes ou à héberger le bétail, mais aussi un dortoir, un réfectoire et un chauffoir pour les convers. Il peut également s'y trouver une chapelle, simple lieu de prière, à l'origine sans autel ni cloche, puisque les moines - du moins au XII^e s. - ne sont pas censés y dire la messe, ni même y résider. Un "maître de grange" dirige les convers et les salariés laïques. L'abbaye de Reigny a compté, en plus des celliers et des maisons urbaines, une dizaine de granges, formant un arc de cercle de plus de 100 km, de la Puisaye au Morvan, en passant par les plateaux de Bourgogne.

LOUDUN, "GRANGE" CISTERCIENNE

Oudun, dont le nom, *Uldunum*, est probablement d'origine gauloise, apparaît pour la première fois dans l'histoire comme une *villa* donnée en 875 par Charles le Chauve à l'abbaye Saint-Martin d'Autun. Il faut ensuite attendre deux siècles et demi pour en retrouver mention : le 16 mars 1119, Landry de *Praiaco* (Préhy ou la Tour de Pré ?) donne aux religieux de Fontemoy (puis de Reigny) sa terre d'Oudun, avec l'accord de l'abbé de Saint-Martin d'Autun dont elle relevait en fief. Cette donation constitue la base, semble-t-il unique, d'un domaine dédié d'abord à l'élevage, et où des bâtiments existent dès les environs de 1150. À cette époque, un conflit entre les cisterciens de Reigny et ceux de Pontigny, leurs voisins à Villiers-la-Grange, décrit précisément les

zones de pâturage communes et celles réservées à l'une ou à l'autre abbaye. Dès 1164, Oudun est citée parmi les toutes premières granges de Reigny, juste après celle de l'abbaye même et celle de Fontemoy, l'ancien emplacement du monastère. Un siècle plus tard, signe probable d'une réorientation de l'activité économique, Reigny accorde temporairement à Pontigny le droit de pâturer sur le finage d'Oudun. Les maîtres de la "grange" d'Oudun sont encore des convers jusque vers 1347 ; le recrutement se faisant plus difficile, ce sont des moines détachés de l'abbaye qui dirigent, à partir du milieu du XIV^e s., les ouvriers de l'exploitation - désormais sans doute tous des laïcs. Les sources écrites sont ensuite silencieuses sur Oudun jusqu'à la fin du XV^e s., époque de la reprise qui suivit les crises de la fin du Moyen Âge.

1. Plan du domaine d'Oudun au XVIII^e s. avec, en haut à droite, les armoiries de l'abbaye de Reigny. (Arch. dép. Yonne, H 1595, J.L. Benoît)

2. Sceau de l'évêque d'Autun Etienne II qui confirme une donation faite à Reigny vers 1180. (Arch. dép. Yonne, H 1604, J.L. Benoît)

3. Seigle, une des céréales cultivées au Moyen Âge. O. Wilhelm

4. Lettre ornée : religieux moissonnant. *Moralia in Job*, Initiale Q du livre 16, 1111 (BM Dijon, ms. 0170, E. Juvénat)

5. Lettre ornée : religieux fendant du bois. *Moralia in Job*, Initiale Q du livre 15, 1111 (BM Dijon, ms. 0170, E. Juvénat)

1. Le hameau d'Oudun au XVIII^e s. (détail du plan, Arch. dép. Yonne, H 1595, J.L. Benoît)

2. Détail de la bulle du pape Alexandre III qui mentionne en 1164, pour la première fois, Oudun parmi les granges de l'abbaye de Reigny. (Arch. dép. Yonne, H 1563, J.L. Benoît)



LOUDUN APRÈS LES CISTERCIENS

À la fin du XV^e s., le domaine d'Oudun n'est plus exploité par les religieux mais par des fermiers laïques. En 1496, les terres - environ 300 ha - sont confiées à quatre petits groupes de deux à quatre personnes qui doivent entretenir les bâtiments d'exploitation, tout comme la chapelle et le dortoir dit "la salle", l'ancien logis des frères convers. Le bail de 99 ans sera renouvelé en 1598 avec les ayants droit des premiers fermiers. Au début du XVIII^e s., les moines choisissent d'affermier leur bien pour des périodes de 9 ans seulement. Ce qu'on appelle alors la "maison seigneuriale" n'est plus que l'une des habitations du hameau où travaillent sans doute quelques dizaines de personnes. Parmi elles, des membres de la famille Restif, cousins de l'écrivain Restif de la Bretonne.

Peut-être est-ce cet exemple d'organisation collective du travail pour mettre en valeur un même domaine, d'abord par les convers puis par les fermiers, qui a inspiré à l'auteur du *Paysan perverti*, les *Statuts du bourg d'Oudun composé de la famille R***, vivant en commun*, règlement utopique d'une communauté villageoise idéalisée. À la Révolution, une fois les biens du clergé nationalisés, Oudun est vendu à deux marchands de l'Avallonnais le 5 mars 1793. Le cœur du domaine reste une exploitation agricole puis devient, à la fin du XX^e s., une résidence secondaire, avant d'être acquis en 2009 par la commune de Joux-la-Ville. Son patrimoine architectural constitue aujourd'hui l'un des plus beaux logis des convers cisterciens en Bourgogne.



DE L'ARCHÉOLOGIE, POUR UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION DE L'HISTOIRE DU BÂTIMENT

De la "grange" d'Oudun, il ne reste qu'un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour, évoquant des constructions de diverses époques. Seul celui à l'ouest est d'origine médiévale, comme le confirment les techniques de construction de la plupart des ouvertures. Il s'agit en particulier de traces de brettature, sorte de taillant dentelé, outil employé par les tailleurs de pierre de la région à partir du milieu du XII^e s., à Vézelay notamment. Ces indices permettent d'établir un lien chronologique avec les premières mentions écrites de la "grange" quoique les dispositions architecturales correspondent mal à celles d'un édifice dédié au stockage agricole : baies

trop nombreuses, division en étages inappropriée à la circulation, absence d'accès adapté aux charriots, volume limité, etc. De plus, ce bâtiment ne possède aucune caractéristique des granges des XII^e - XIII^e s. documentées par les récents travaux de recherches.

L'extrême rareté des études de terrain menées sur les granges monastiques ne permet pas, à première vue, de proposer une identification fiable du bâtiment médiéval d'Oudun. Cet état lacunaire des connaissances a donc justifié les études archéologiques engagées récemment à l'occasion des travaux de restauration.

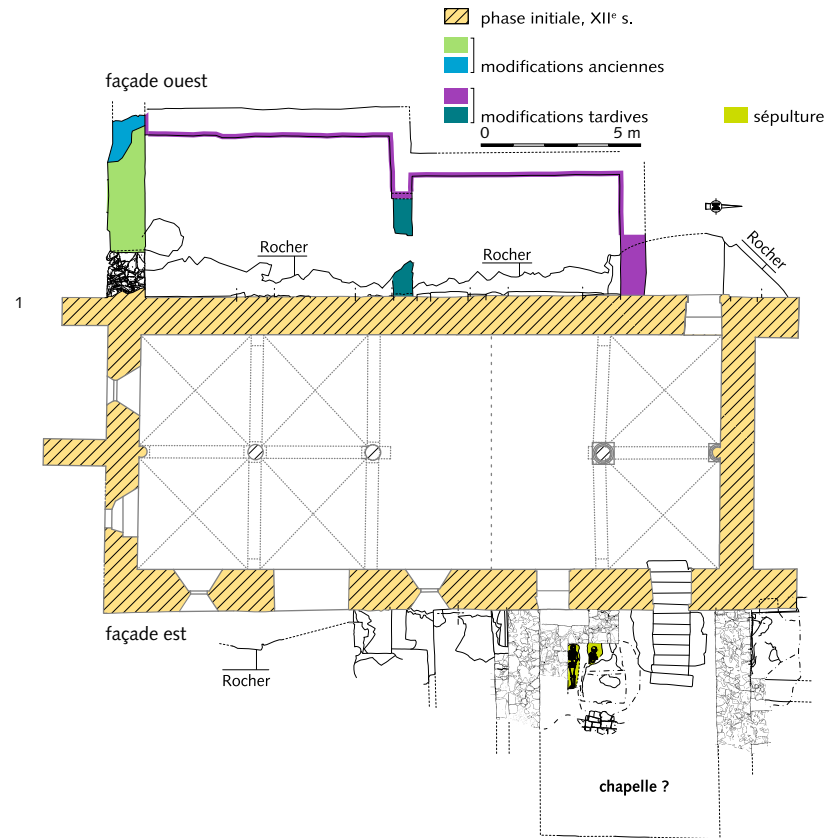
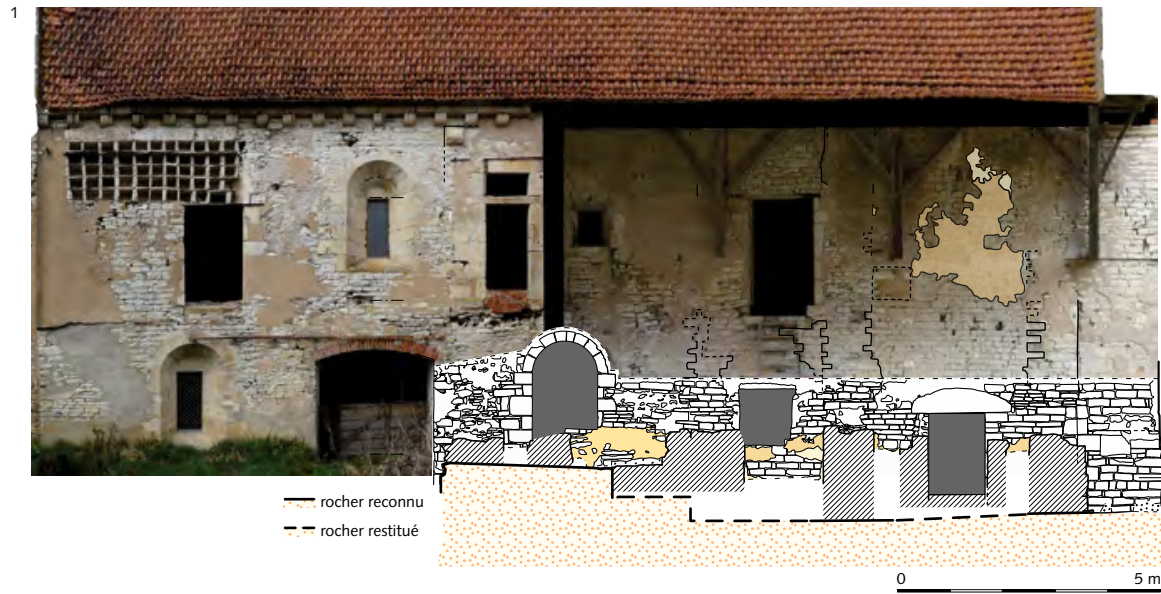
1. Extrémité sud de la façade est, avant restauration des contreforts. A. Rousseau-Deslandes

2. Contrefort est du pignon nord, traces d'une porte remplacée par le mur nord de la chapelle : niche, éléments de pierre de taille avec feuillure appartenant à un jambage. S. Aumard

3. Bretture : marteau tranchant et dentelé. Traces de brettature sur pierre de taille. S. Aumard

4. Salle basse en cours de restauration vue depuis le nord. T. Gaudig

5. Sondage archéologique au pied de la façade ouest : pierre de seuil appartenant à l'accès percé au cours du XVIII^e s. (état 5). S. Aumard



ORGANISATION ET CIRCULATION DANS LE BÂTIMENT

Le bâtiment, divisé en deux niveaux, possède des élévations montrant les stigmates de nombreuses modifications intervenues depuis le Moyen Âge : baies modifiées et/ou bouchées, maçonneries arrachées, parements repris, etc. Légèrement excavé, le rez-de-chaussée est voûté d'arêtes et de doubleaux retombant sur une file de quatre colonnes monolithes surmontées de chapiteaux à feuilles lisses. Plusieurs colonnes engagées et culs-de-lampe en correspondance participent à l'ancrage des voûtes dans les murs gouttereaux et les murs pignons. Des contreforts, il ne reste que de maigres vestiges de glacis ou de chaînage. À l'étage, l'amorce d'une voûte en berceau en partie sommitale des murs gouttereaux,

devait porter directement la couverture. De nombreuses baies éclairent pratiquement toutes les travées du second niveau, à l'inverse du premier simplement percé d'une fenêtre à l'ouest, et de quelques autres au sud et à l'est. Les accès initiaux, largement transformés au cours du temps, se trouvent dans la travée nord du bâtiment mais leur disposition et leurs modifications au cours du temps ne permettent pas actuellement de comprendre le schéma initial de circulation et notamment l'accès à l'étage. Aucun équipement de confort n'est visible, hormis un placard dans le mur est du rez-de-chaussée. La seule cheminée aménagée dans le pignon nord est, d'après sa disposition, destinée à l'usage du bâtiment voisin.

ÉVOLUTION ARCHITECTURALE DU XII^e AU XIII^e SIÈCLE ...

L'étude archéologique au pied des façades avait pour ambition d'argumenter le parti architectural actuel de restitution des contreforts. Seuls ont été étudiés, en 2011 puis en 2012, la partie basse et externe des murs gouttereaux ouest et est, ainsi que les niveaux archéologiques associés aux maçonneries. Bien que les résultats de ces recherches présentent encore de nombreuses incertitudes, ces investigations sont l'occasion de mieux connaître l'évolution de la moitié nord du bâtiment. Pendant la seconde moitié du XII^e s., le bâtiment est édifié dans son volume actuel. L'agencement des façades orientale et occidentale est rythmé par des contreforts répondant à la trame des voûtes du rez-de-chaussée.

Des bâtiments mitoyens, non retrouvés, sont cependant décelables grâce aux aménagements spécifiques apportés à certains contreforts dès leur conception. Au nord, des passages permettent la circulation vers d'autres espaces, tandis qu'à l'est, le dimensionnement restreint de l'un de ces éléments de contrebutement témoigne assurément de l'existence d'une construction n'ayant pas laissée de trace. Au cours du XIII^e s., la façade ouest aurait peut-être été restaurée consécutivement à des désordres structurels. Un contrefort est alors supprimé sans doute pour placer un escalier en bois menant à l'étage. Le double passage situé dans l'angle nord-ouest est refait à l'identique, mais avec des encadrements munis de chanfreins et de congés.

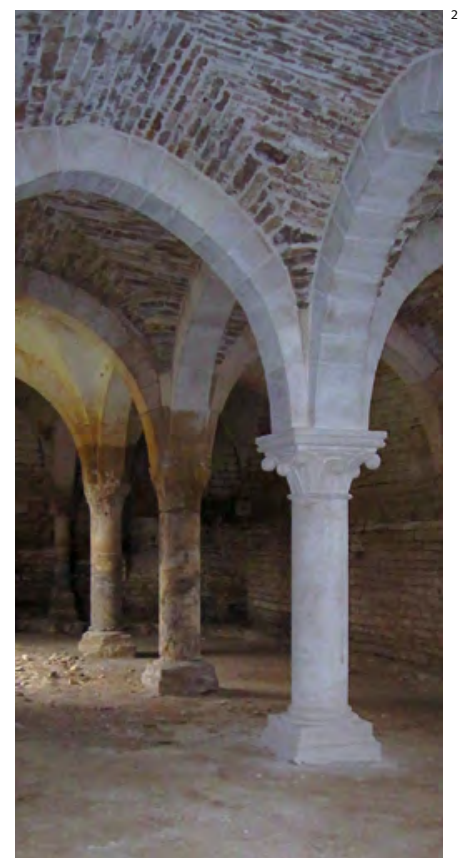
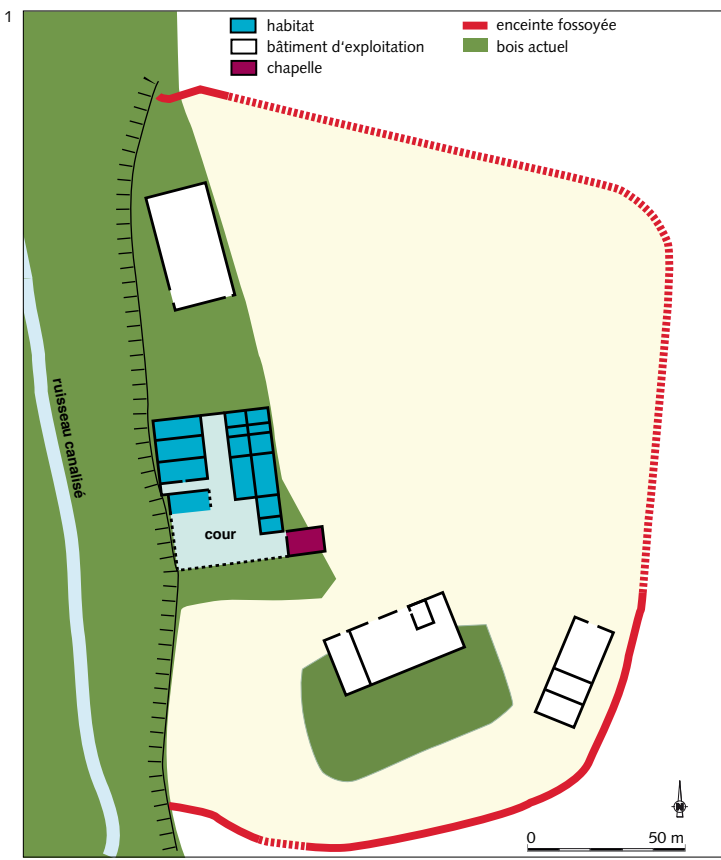
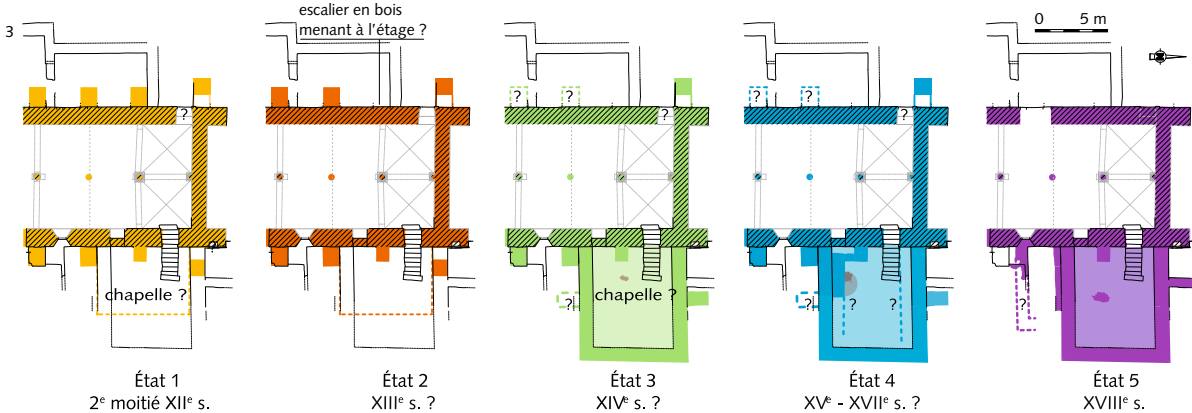
Page de gauche :
1. Façade est : analyse archéologique du pied de l'élévation.
X. d'Aire ; T. Gaudig

2. Façade ouest : traces d'arrachement d'un contrefort et modifications d'une baie.
A. Rousseau-Deslandes

Page de droite :
1. Plan du bâtiment occidental et des structures découvertes aux abords. *Xavier d'Aire ; T. Gaudig*

2. Façade ouest : porte murée donnant sur le rez-de-chaussée et peut-être restaurée au cours du XIII^e s. (état 2). *S. Aumard*

3. Bâtiment moderne ajouté contre la façade ouest du XVIII^e s. (état 5). *S. Aumard*



... ET DU XIV^e AU XVIII^e SIÈCLE

Au XIV^e s. sans doute, le bâtiment accolé à la façade est reconstruit avec des murs assez épais pour supporter une voûte. D'après la documentation écrite plus tardive, il pourrait s'agir d'une chapelle dédiée à saint Pierre. Son chevet n'a pas été repéré car hors de l'emprise de la fouille mais, après analyse de sa partie occidentale, l'accès semble possible uniquement par le rez-de-chaussée du grand bâtiment. Les indices archéologiques évoquant un bâtiment plus ancien, en dessous, suggèrent que l'origine de cette chapelle est antérieure à l'époque gothique. La conception de la façade orientale du grand bâtiment semble même tenir compte de l'existence de cet oratoire car aucune baie n'a été percée dans son emprise. Ce dernier pourrait donc avoir été fondé antérieurement à la seconde

moitié du XII^e s. Entre les XV^e et XVII^e s., cette chapelle paraît complétée d'une salle basse comme en témoigne l'ajout, contre ses parements internes, de maçonneries destinées à recevoir une voûte. Recouverte d'enduits à faux-joints et à bandeaux, rapidement dégradés, cette pièce subit un changement d'affectation attesté par deux sols avec foyers. Après l'installation de sépultures au cours d'une époque indéterminée, la chapelle semble rénovée vers le début du XVIII^e s. ou peu avant : démolition de la salle basse, pose de nouveaux enduits, mise en place d'un sol en dalles calcaires. C'est à ce stade, que l'on est quasi assuré de la suppression des contreforts de la façade ouest suite à l'édification d'un autre bâtiment, probablement à vocation agricole.

VERS UNE IDENTIFICATION DES FONCTIONS

L'étude des abords du grand bâtiment médiéval révèle la richesse de son potentiel archéologique. Son implantation au sein d'autres constructions montre qu'il répondait à une fonction spécifique. Bien que seule une faible partie ait été examinée, l'hypothèse de sa vocation agricole n'est plus recevable : ce bâtiment peut avoir été le logement des convers oeuvrant au sein de la *grangia*. On imagine un réfectoire au rez-de-chaussée, sans doute en communication avec des cuisines au nord-est (peut-être à l'emplacement du four à pain actuel), ainsi qu'un dortoir à l'étage bénéficiant d'un éclairage généreux. Par ailleurs, la fréquentation de la chapelle, imposée par les règlements capitulaires en début de journée, implique une proximité

avec les lieux de vie. Un autre bâtiment similaire est conservé non loin d'ici à Villiers-la-Grange, une grange qui appartenait à l'abbaye de Pontigny. Cependant, sans étude archéologique, on ne peut établir de comparaison quant à la présence d'une chapelle. Toutefois, la fouille de la grange Montverrat (Vars, 70) a aussi montré l'existence d'une chapelle placée à proximité d'un grand bâtiment interprété comme lieu d'habitation. La grange d'Outre-Aube (Longchamp-sur-Aujon, 10) montre des dispositions analogues : constructions résidentielles regroupées autour d'une cour, à l'écart des bâtiments agricoles parmi lesquels se trouvent une ou plusieurs véritables granges.



1. Sondage au pied de la façade est. De gauche à droite : mur sud de la chapelle, enduits, fondation de la salle basse, sépulture, niveaux de sols et de dallage, contrefort sous-dimensionné. S. Aumard
2. Sondage au pied de la façade est dans le prolongement du pignon nord : mur nord de la chapelle (XIV^e s. ?) et mur plus récent. S. Aumard
3. Proposition de phasage de la moitié nord du bâtiment. S. Aumard, X. d'Aire

1. Plan général de la grange cistercienne de Montverrat, Vars, Haute-Saône. N. Bonvalot ; B. Turina, 2013
2. "Grange" d'Oudun : réfectoire du rez-de-chaussée. A. Rousseau-Deslandes
3. Fragment d'enduit peint appartenant sans doute au revêtement de la salle basse de la chapelle, XIV^e s. ? S. Aumard



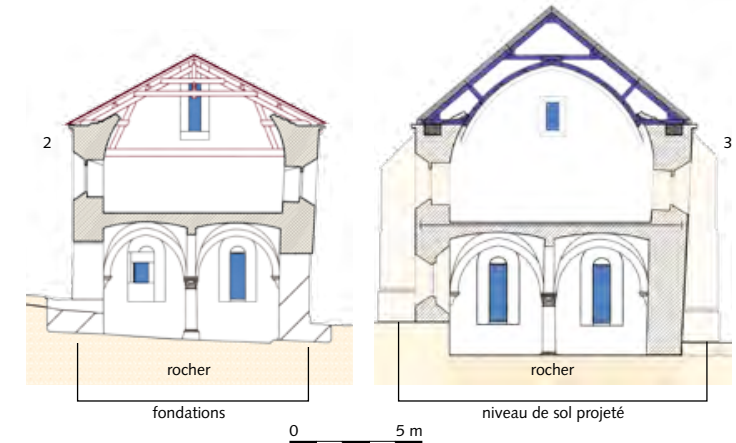
1



2



1



2

3

rocher

rocher

fondations

0 5 m

niveau de sol projeté



pignon sud avant restauration



pignon sud après restauration

ENJEUX DE LA RESTAURATION

1. Partie sud de la façade est, avant restauration. T. Gaudig

2. Restitution simulée de la partie sud de la façade est, après restauration. T. Gaudig

*forme provisoire en bois, destinée à soutenir les voussoirs d'un arc ou d'une voûte pendant sa construction.

**quartiers de voûte délimités par des nervures.

C'est un concours de circonstances liées à la configuration et à l'histoire du bâtiment qui a fait se succéder des travaux de restauration "classiques", réalisés à l'aide de techniques traditionnelles, et la création d'éléments neufs, mis en œuvre à l'aide de techniques et de matériaux modernes. Les données apportées par l'analyse architecturale et les opérations archéologiques sur la construction d'origine et les transformations ultérieures ont fourni de précieux renseignements permettant d'affiner les choix de restauration. Il s'agissait, entre autres, de trouver un équilibre entre le respect d'une architecture médiévale, la technique et l'esthétique contemporaine, les normes actuelles et la future fonction du bâtiment.

Les travaux ont commencé par la salle basse dont quatre travées avaient disparu sans doute dans l'effondrement de la voûte de la salle haute. Les travées conservées ont servi de modèle pour la restitution des voûtes détruites et du chapiteau de la colonne manquante. Des fragments de ce chapiteau avaient d'ailleurs été découverts lors du déblaiement de la salle basse dont le sol avait été rehaussé en partie sud. La reconstruction des voûtes s'est faite à l'aide de cintres* qui ont permis de remonter d'abord les arcs en pierre de taille, puis les voûtains** en moellons. Les travées conservées, fortement déstabilisées, ont été consolidées. Afin d'éviter tout risque d'écartement des murs encore dépourvus de leurs contreforts, des tirants transversaux en acier ont été posés.

DE LA "GRANGE" CISTERCIENNE

En 2011, à l'issue d'une étude architecturale approfondie du monument et des premières observations archéologiques, certaines baies partiellement conservées ont été restituées. À titre expérimental, un contrefort a également été remonté. En 2012, les travaux ont porté sur la réfection de l'ensemble du clos et du couvert. Ils ont été précédés d'une campagne de reconnaissance archéologique qui a précisé les implantations et emprises exactes des contreforts d'origine et confirmé les hypothèses émises sur les modifications successives apportées au bâtiment. L'étape qui s'achève au printemps 2013 voit restitués tous les contreforts ainsi que les baies d'origine en plein cintre dont les pierres étaient conservées *in situ*

et dans les remblais du sol de la salle basse. L'intervention la plus spectaculaire a été la mise en place de la nouvelle toiture, dont la charpente métallique constitue le support de la couverture en tuiles plates - la lave aurait été trop lourde et onéreuse - et de la voûte de la salle haute. La géométrie des fermes dont l'entrait* a été remplacé par un arc brisé en profilés métalliques restitue la volumétrie d'origine de la salle haute. Avec ses murs et baies du XII^e s., surmontés d'une voûte légère qui en est visuellement dissociée et qui paraît donc comme suspendue, cette salle exprime à elle seule la vocation de cette opération passionnante : réhabiliter un édifice prestigieux oublié pendant longtemps, et lui insuffler une vie nouvelle.

1. Mise en place de la charpente métallique. T. Gaudig

2. Charpente en bois dans son état avant travaux. CEM ; T. Gaudig

3. Nouvelle charpente métallique. T. Gaudig

*pièce de bois horizontale dont les deux extrémités sont posées sur les murs gouttereaux.



L'ÉTAT ET LE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le ministère de la Culture et de la communication, en application du Livre V du Code du Patrimoine, a pour mission d'inventorier, protéger et étudier le patrimoine archéologique. Il programme, contrôle et évalue la recherche scientifique dans les domaines de l'archéologie préventive (liée à des

travaux d'aménagement) et de la recherche programmée (dont la seule raison est scientifique). Il concourt à la diffusion des résultats auprès de tous les publics. La mise en œuvre de ces missions est confiée aux Directions régionales des affaires culturelles, (Services régionaux de l'archéologie) ; à ce titre, elles concourent au financement des recherches. La richesse patrimoniale de la région Bourgogne couvre le million d'années de l'aventure humaine en Europe occidentale.

JOUX-LA-VILLE

Gros bourg situé au carrefour de routes reliant depuis l'Antiquité le Tonnerrois et l'Avallonnais, Auxerre par la vallée de la Cure et la Terre-Plaine par la vallée du Serein, Joux-La-Ville, avec ses 7 hameaux, est un vaste territoire de 4 370 hectares parsemé de nombreuses traces d'habitats gaulois et gallo-romains.

Outre un patrimoine rural typique de petites fermes et de vinées construites en pierres locales qui, à lui seul, mérite la visite, on peut aussi y découvrir l'église Notre-Dame, classée monument historique et qui a reçu, en 2011, pour la qualité de la restauration de sa toiture, le prix Fondation du Patrimoine-Aléonard, une petite chapelle au hameau du Val de Malon et une "grange" cistercienne à Oudun dont l'histoire, liée à celle de l'abbaye de Reigny (Vermenton, Yonne), remonte au XII^e s. Après une existence mouvementée marquée par de profondes modifications architecturales, ce magnifique bâtiment - ou plutôt ce qu'il en restait - a été acquis par la municipalité en 2009 pour créer un centre de ressources sur les énergies renouvelables et le développement durable. En associant une équipe pluridisciplinaire - historien, architecte et archéologue - à des entreprises de restauration locales, et à l'instar notamment de celle de l'église Notre-Dame, la restauration de la "grange" d'Oudun s'inscrit dans un projet d'aménagement et de mise en valeur du territoire qui est l'une des priorités de la commune depuis plusieurs années : l'heure est au sauvetage du bâtiment, à son aménagement mais aussi à la compréhension de sa très longue histoire.

CEM

Basé à Auxerre (89) le Centre d'études médiévales [CEM], opérateur agréé en archéologie préventive pour les périodes médiévale et moderne, conduit des activités autour de quatre axes principaux :

- La recherche de terrain s'inscrit dans des problématiques relevant de l'histoire de la société médiévale. À travers les études sur les sources d'archives et les opérations de terrain, le CEM restitue l'origine et l'évolution des constructions rurales ou urbaines. Ces recherches constituent parfois le fondement scientifique des partis pris architecturaux dans le processus de restauration de monuments ;
- La formation en archéologie ouverte aux étudiants et aux professionnels du patrimoine. Ces travaux donnent lieu à une documentation qui contribue à étayer les dossiers dont disposent les collectivités locales sur leur patrimoine ;
- Les ateliers et les rencontres sur les activités de recherche ;
- Les publications : bulletin annuel faisant le point sur les activités de recherche (<http://cem.revues.org/>) et ouvrages concernant la Bourgogne médiévale et les axes de recherche de l'équipe.



Maître d'Ouvrage :
Ville de Joux-la-Ville

ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE
Publication de la DRAC Bourgogne - Service Régional de l'Archéologie
39 - 41 rue Vannerie
21000 Dijon
tél. : 03 80 68 50 50

Conduite des opérations :
architecture : Thomas Gaudig
archéologie : Sylvain Aumard / CEM

Textes :
Sylvain Aumard
Jean-Luc Benoit
Thomas Gaudig

Crédits photographiques :
Xavier d'Aire / CEM
Sylvain Aumard
Archives départementales de l'Yonne
Jean-Luc Benoit
Thomas Gaudig
Bibliothèque Municipale de Dijon / E. Juvin
Marco Magliocca / Abbaye de Reigny
Gaston Foutel / Abbaye de Reigny
Agnès Rousseau-Deslandes / SRA-DRAC Bourgogne
Sémhur, O. Wilhelm in Wikipedia

Plans, relevés, DAO :
Xavier d'Aire
Sylvain Aumard
Nathalie Bonvalot / SRA - DRAC Franche-Comté
Bertrand Turina
Thomas Gaudig

Directeur de collection :
Agnès Rousseau-Deslandes / SRA - DRAC Bourgogne

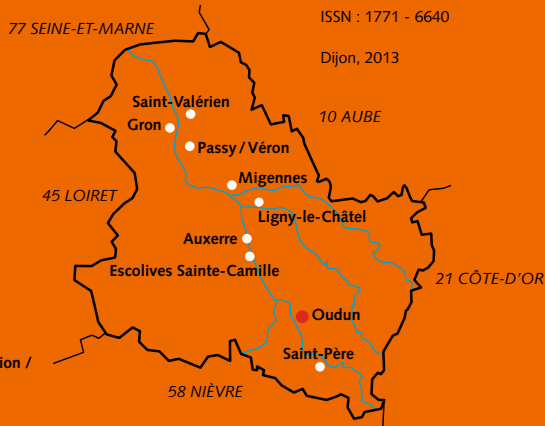
Maquette :
Laurent Jacquy

Graphisme :
Céline Henry

Impression :
ICO-Dijon

ISSN : 1771 - 6640

Dijon, 2013



Les plaquettes de la collection, éditées antérieurement, sont disponibles sur le site internet de la DRAC à l'adresse suivante : <http://bourgogne.culture.gouv.fr> ; cliquez ensuite sur les rubriques archéologie / la diffusion / publication du SRA de la DRAC de Bourgogne.

